

Nos Morts.

Émile Évrard, victime d'un accident de chasse, en octobre, à la fin de sa permission.

Précy-sur-Oise. — M^{lle} Renée Thomas, décédée le 29 octobre, dans sa 19^e année, d'une méningite aiguë, à la Communauté des sœurs de la Compassion de Creil. Ses funérailles eurent lieu le 31 octobre, à dix heures.

Le Cateau. — M^{me} J. B. Caffiaux-Leclercq, rue Carville, décédée le 8 juillet, à l'âge de 72 ans.

Nos blessés.

Emile Dey, « nous avons reçu une émission de gaz boche qui nous a fort oppressé la poitrine et atteint les yeux. » — Hôpital Albert-Jean, à Luneray (Seine-Inférieure).

Nos Cinq Brisques.

Eloi Bouvelle. — Mobilisé au 61^e d'artillerie, 7^e s. m. ; le 6 août à Longwuyon, ensuite Mangiennes, Etain, Verdun, bataille de la Marne, les Eparges, attaque de Champagne le 25 septembre 1915. — Affecté au 18^e d'artillerie, 110^e batterie de 240 de tranchées, ferme de

Navarin ; citation de la batterie à l'ordre de la Division : « Sous le commandement du lieutenant Mainic, en deux nuits, à travers un terrain difficile et balayé par le feu ennemi, a mis en place pour une action importante 4 mortiers de 240 et les a approvisionnés à 80 torpilles ; par la précision de son tir a sérieusement contribué au succès de la journée du 28 février 1916, bien que les pièces fussent soumises à un violent bombardement, spécialement dirigé contre elles. » —

Nos Soldats.

Mes chers Amis,

Au seuil d'un nouvel hiver je viens avec tous nos chers compatriotes vous souhaiter bon courage et bonne santé.

Nous savons que la vaillance ne vous manque pas : la mention de vos blessures et de vos citations à l'honneur en témoignent, leur publication dans le *Bulletin*, en même temps qu'elle glorifie justement votre nom, rappelle à tous les nôtres éloignés du front combien sont réels les dangers que vous courez et combien vous est due leur admiration et leur reconnaissance. — C'est dans cette même intention que je publie sous le titre *Nos Cinq Brisques* le résumé des diverses étapes de ceux d'entre vous qui sont au feu depuis la mobilisation. Vous êtes plus souvent à la peine qu'à l'honneur, ou, plus exactement, vous êtes toujours à l'honneur comme à la peine, mais votre mérite passe souvent inaperçu ou est oublié : je considère comme un devoir rigoureux de

rappeler à tous que vous êtes infatigablement au poste de l'avant, prêts à affronter les risques les plus graves pour accomplir votre devoir.

En plus de tous ces dangers, l'hiver pour vous, mes bien chers Amis, c'est, *tous les jours*, le vent glacial qui vous transit jusque dans la moelle des os, la boue qui vous fait chauffer chaque matin des brodequins sursaturés d'humidité, la pluie qui imprègne vos effets de drap sans possibilité de les faire sécher, la nourriture qui se mange refroidie : ah, certes, c'est tout autre chose qu'un repas froid pris en août durant une excursion au bois du Pommereuil ou du Nouvion. — Chaque Catésien ou Catésienne qui, à son lever, récite l'Oraison Dominicale devrait, après avoir dit : *Délivrez-nous du mal* et avant de terminer rapidement par *Ainsi-soit-il*, diriger sa pensée vers vous tous et ajouter : *Mon Dieu, protégez nos soldats des balles, des obus, des gaz asphyxiants, de l'eau, du froid et de la faim ; donnez-leur de la patience, du courage, des consolations et du bonheur. Ainsi-soit-il !* — car à nos devoirs envers Dieu s'ajoute, en ce moment, un culte non moins obligatoire envers nos soldats : il faut y penser chaque jour parce que leur sacrifice est de tous les instants.

Le mois de novembre qui se termine nous rappelle nos chers défunts, ceux que nous avons dû laisser au Cateau, ceux que la guerre a couchés prématurément dans la tombe et dont les pauvres ossements sont secoués par l'éclatement des obus ou les salves d'artillerie, ceux qui reposent près des ambulances et des hôpitaux où ils ont rendu leur dernier soupir, ceux dont l'exil s'est achevé au Ciel, même à un âge qui aurait semblé les préserver de la mort. Pour eux tous un souvenir ému, une prière fervente, une vénération sincère.

Pourrais-je oublier nos chers prisonniers, nos chers envahis qui attendent et espèrent. Malgré leur situation lamentable, ils se répètent sans cesse : « La France est toujours debout : en elle il n'y a aucune défaillance qui l'avoisinent ; la France nous sauvera ! » La France, c'est vous, mes bien chers Amis, c'est votre héroïsme. A vous tous, comme aux Chevaliers de la Légion d'Honneur, car vous en avez la grandeur d'âme, j'adresse, nous adressons un salut respectueux et un baiser fraternel.

Votre vicaire tout dévoué.

M. l'abbé Ch. LAMENDIN est au *Poste de Sondage*, E. M. A. L. Nord.

Nouvelles.

S. 168

Jean-Marie Masson a subi avec succès l'examen d'entrée à l'Institut Catholique des Arts et Métiers, à Versailles.

On désire avoir des nouvelles de Sœur Saint-Joseph des Filles de la Sagesse de l'Hôpital.

La famille Caudroit-Pecqueur, zingueur à Maurois.

MALHEUREUX parce que INSOCIABLES

CHAPITRE II (suite).

Un blason est, de par son origine, l'emblème d'un chef militaire. Je suis tenté de croire que notre personnage a usurpé son titre et qu'il n'est pas le vrai MEC, l'authentique : une enquête plus approfondie permettra peut-être un jour de découvrir la vérité.

Le hareng et le phoque existent dans les anciennes armoiries : le premier orne l'écusson de la famille flamande des Harengkoeck ou Harengkoucke, l'autre se trouve sur le blason de quelques aventuriers qui, probablement, s'établirent au Canada vers la fin du XVII^e siècle.

D'un hareng en argent sur champ de gueules, c'est à dire sur fond rouge ; le MEC aime en effet à chanter avec le Gueux de Botrel : « Etes-vous blanc ? Etes-vous bleu ? moi, je suis plutôt rouge ! »

D'un phoque en or qui les a « à la Retourne » : les pattes retournées symbolisent celui qui n'a pas le courage de travailler.

La devise nous est connue : La RAFLE, ce qui signifie s'enivrer et se battre. La joie chez cet individu doit sans doute lui causer un fourmillement incoercible dans les poings, un besoin irrésistible de frapper à tort et à travers. — Le jour du nouvel an, il rencontre sur sa route un caporal et un civil qui conversaient bien paisiblement ; il imagine une provocation de leur part : « De quoi, de quoi ? des galons ? » un violent aperçut à droite, les galons roulent dans le fossé : « Descendez, on vous demande ! » « Des civils ? » un direct à gauche, le civil est par terre : « Vlan, en plein dans la viande ! » Et tandis que les deux victimes encore abasourdies se frottent les côtes, il continue son chemin, fier d'avoir remporté une si belle victoire.

Une autre fois, le soir, il croise un groupe de jeunes gens de seize à dix-sept ans : il a tôt fait de se les indispser. Au plus fort de la mêlée, il sort sa pipe et la braquant en guise de revolver, il s'écrie, tragique : « Le premier qui m' touche, je le brûle ! » (Il faut vous dire que quand on fait usage du revolver l'expression courante est : je le brûle, tandis qu'avec le couteau c'est : je le refroidis ; le résultat est d'ailleurs identique quel que soit le moyen employé.) La mère de l'un des jeunes gens voit le geste menaçant ; elle se précipite suppliante : « Monsieur, je vous en supplie, ne tuez pas mon enfant ! » — La scène était tout à fait réussie et les échos du voisinage en retentirent longtemps.

A défaut de tout prétexte pour susciter une rixe, il se sert des quatre formules suivantes, toujours les mêmes : « Qu'as-tu à me regarder de travers ? » — « Et d'abord ta... ne me plaît pas ! » — « Tu veux donc me chercher des rognés ? » — « Sors donc, si tu n'es pas un fainéant ! »

Le récit de ces sortes d'aventures ne provoque-t-il pas chez vous un certain malaise ; pour ma part je vous assure qu'il m'en coûte de les repasser en mémoire, bien moins pourtant que d'en avoir été trop souvent le témoin écoeuré. Cette impression était partagée : j'entends encore la réflexion d'un de ses amis non averti : « Plus jamais on ne m'y reprendra à sortir avec lui : il nous attirera de sales histoires. »

Voilà un des aspects de mon Insociable.

(Reproduction interdite.)

(A suivre.)